



ENTRETIEN

GLOIRE AUX UKRAINIENNES !

Avec son documentaire "Ukraine: des femmes dans la guerre", coréalisé avec Julien Boluen, Charles Comiti donne à voir le destin des combattantes, réfugiées, militantes ou mères endeuillées qui subissent depuis quatre mois l'offensive russe.

Propos recueillis par Céline Lussato

MERCREDI
22H40 CANAL+

C'est un témoignage pour l'histoire qu'ont voulu laisser Julien Boluen et Charles Comiti (photo). Alors que, depuis le début de la guerre en Ukraine, moult reportages se focalisent sur les milliers d'Ukrainiennes exilées dans les pays frontaliers, ils ont souhaité au contraire documenter le quotidien de toutes celles qui, par choix, sont restées sur leur territoire au péril de leur vie. Ils ont réalisé ce film à travers le regard subtil de la photoreporter Véronique de Viguerie qu'ils ont accompagnée de Kiev à Kharkiv en passant par la ligne de front, les fosses communes ou les morgues de Boutcha et Irpin.

On a tendance à faire de la guerre une affaire d'hommes. Pourquoi avoir choisi de parler spécifiquement des femmes dans ce conflit ?

Charles Comiti. En réalité, c'est une idée qui remonte à plusieurs années. J'avais proposé à différentes chaînes un documentaire qui portait sur les combattantes du Donbass, alors que la guerre ne touchait que cette région de l'est de l'Ukraine. Les témoignages de bravoure concernant ces femmes,

parmi lesquelles figuraient de nombreux snipers, m'avaient vraiment impressionné. L'attaque russe du 24 février a fatalement rendu ce sujet plus brûlant auprès des diffuseurs. C'est à ce moment qu'avec Julien Boluen, mon coréalisateur, la photographe Véronique de Viguerie et Canal+ nous avons conçu le projet plus large d'évoquer toutes



les femmes dans cette guerre.

Pourquoi prendre le parti d'une mise en abyme du travail de la photoreporter Véronique de Viguerie ?

Véronique est tout simplement une grande photographe de guerre et nous partageons avec

elle cette volonté de présenter les femmes ukrainiennes prises dans ce conflit non pas comme des victimes, mais comme des femmes fortes, combattantes. Par ces termes, je ne désigne pas uniquement celles qui ont pris les armes.

En tant que femme, peut-être a-t-elle également un autre regard que vous sur ce sujet ?

Une meilleure compréhension, peut-être, c'est vrai. Mais la question n'était pas là. Véronique de Viguerie est juste une grande professionnelle.

A travers chaque portrait, vous abordez évidemment un élément de cette guerre : le sort des civils, celui des engagés dans la défense territoriale, l'armée, celui aussi des victimes de crimes de guerre...

Chaque rôle est très important. Lorsqu'on réalise un documentaire sur les femmes dans la guerre, on ne doit pas se contenter de montrer les mères qui fuient sous les bombardements pour mettre à l'abri leurs enfants. Nous avons tous vu ces images des évacuations à la gare de Kiev, des adieux déchirants. Evoquer ces femmes, ce n'est pas non plus se focaliser sur celles qui, arme à la main, partent au front pour en découdre avec les Russes, comme Iana que nous avons eu la chance de pouvoir suivre dans les tranchées en première ligne grâce à une autorisation spéciale. Ce sont aussi des grands-mères qui refusent coûte que coûte pendant quarante jours de quitter leur ville occupée. Ou des jeunes femmes, comme Sophia, 20 ans, réfugiée dans le métro de Kharkiv, sous les bombes, avec son petit garçon d'un an. Ce sont aussi des mères qui cherchent leur fils au milieu des cadavres, ou des militantes qui recueillent les témoignages des victimes de viols de guerre. Notre objectif était de dresser un portrait, disons, général, des femmes ukrainiennes dans ce contexte de guerre.





Vous donnez la parole à Marina qui vient en aide aux victimes de viols de guerre ainsi qu'à leur famille, des parents parfois témoins impuissants du sort de leur enfant...

Oui, le viol de guerre est malheureusement un crime que l'on retrouve dans beaucoup de conflits. C'est une arme terrible qui perdure depuis la nuit des temps et encore aujourd'hui en Ukraine, comme nous l'évoquons grâce

à la mise en avant du travail de Marina. Il nous a paru indispensable d'en parler. Les femmes sont bien sûr les premières visées par cette pratique abjecte.

Aucune des personnes que vous avez suivies n'exprime de parti pris politique. Pourquoi ?

C'est un choix que nous avons fait, moi particulièrement. Je voulais être au plus près du cœur des gens. Or pour moi, lorsqu'on rentre dans une rhétorique politique, on s'éloigne de l'humanité. Alors, bien sûr, quand on montre des combattantes, on désigne des camps. Mais ce que je souhaitais surtout mettre en avant, c'est le sens du devoir de ces femmes, leur amour pour leur patrie.

Quelle rencontre a été pour vous plus particulièrement marquante ?

Celle de Tatiana évidemment. Nous avons accompagné cette mère durant cinq





jours à la recherche désespérée de son fils disparu dans la région de Kiev. Cette quête macabre qui nous a menés des fosses communes aux morgues dans toutes les communes de la région a été particulièrement dure pour nous, même si bien sûr c'est incomparable avec la souffrance endurée par Tatiana et son époux. Nous gardions l'espoir de retrouver Youri vivant mais il fallait considérer chaque corps correspondant à son signalement. Jusqu'au matin où nous avons dû annoncer à Tatiana que nous avons retrouvé son fils dans l'une des morgues. Nous n'oublierons jamais la douleur de cette mère.

Vous étiez parmi les premiers à revenir dans les communes des alentours de Kiev après le retrait russe et avez été témoins des exactions. Lors d'une scène tournée près d'une fosse commune, Véronique de Viguierie affirme l'importance pour elle de témoigner de ces crimes. C'est un sentiment que vous partagez ?

Bien sûr, dans ces circonstances nous avons le devoir de témoigner. Nous avons eu sous les yeux la preuve de l'un des plus importants massacres du XXI^e siècle. On lit ici ou là des articles qui évoquent 400 morts à Boutcha mais nous avons vu des milliers de corps dans toute la région de Kiev. Il y en avait partout, dans des camions, dans des jardins, des appartements, des caves... Toute la région qui avait été occupée par les Russes était un cimetière à ciel ouvert. Je n'ai pas de mot pour définir la bêtise des gens qui, sans être jamais allés sur place, osent remettre en question la véracité de ces horreurs. Je repense à Tatiana, à son fils qui n'était qu'un jeune civil venu vérifier que la maison de sa grand-mère n'avait pas été pillée. Nous avons découvert que Youri figurait parmi les corps abandonnés dans les rues de Boutcha. Il est l'un de ces cadavres que

le monde entier a pu voir sur les clichés pris immédiatement après le départ des Russes. On pense qu'il a été capturé sur le chemin du retour vers le domicile de ses parents, torturé puis exécuté. Son corps portait des marques de mauvais traitements et trois impacts de balle.

Malgré tout, vous terminez le documentaire sur une note optimiste avec le mariage de Iaroslava. Pourquoi ?

Parce que l'optimisme, c'est l'Ukraine. Les Ukrainiens sont comme ça, ils ne s'affirment jamais vaincus, ils sont tous très positifs sur cette guerre. Je pense qu'ils resteront rebelles quoi qu'il arrive, qu'ils se battront jusqu'à la mort. C'est vraiment un peuple qui cultive l'espoir.

On entend d'ailleurs de nombreuses reprises cette certitude que la victoire est proche...

Exactement. Ce projet de célébrer bientôt la victoire sur les Russes est omniprésent. Les hommes, les femmes, les enfants même se projettent constamment vers ce jour. Ils n'envisagent aucune alternative. ■

“NOUS AVONS EU SOUS LES YEUX LA PREUVE DE L'UN DES PLUS IMPORTANTS MASSACRES DU XXI^e SIÈCLE. NOUS AVONS LE DEVOIR DE TÉMOIGNER.”





Maroussia, engagée volontaire dans la défense territoriale de la région de Kiev.



La photo-reporter Véronique de Viguier.

2022 TONY COMITI PRODUCTIONS/CAPTURES D'ÉCRAN





2022 TONY COMITI PRODUCTIONS/CAPTURES D'ÉCRAN

